

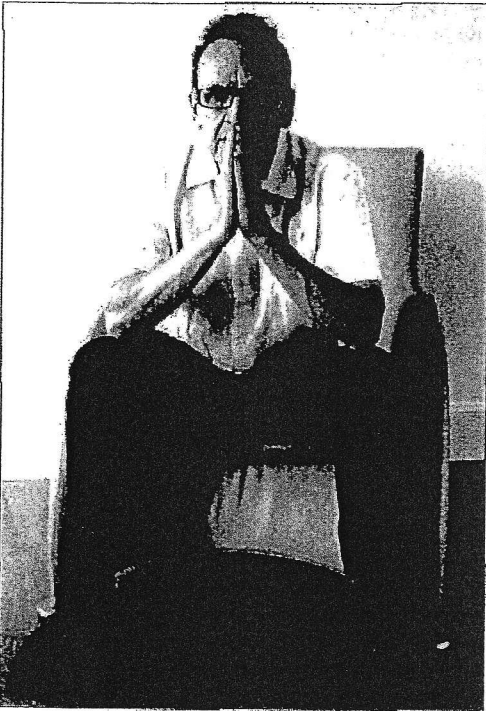
TROIS QUESTIONS A...

Marc Monnet

Directeur du Printemps des arts de Monte-Carlo

1 Votre festival célèbre sa vingt-cinquième édition. On peut dire qu'il a fait du chemin...

Marc Monnet : Il a d'abord invité beaucoup d'interprètes de renom (Daniel Barenboim, Nathan Milstein, Margaret Price...) et a eu longtemps une politique de prestige. Puis, à un moment, comme dans toutes les institutions, s'est fait sentir le besoin d'un vent nouveau. On m'a demandé d'en faire, à partir de 2003, quelque chose de différent. Sur la côte, il n'y a pas de festival à cette époque de l'an-



née, ce qui est absurde car nous sommes dans la troisième région française en terme de population. Il me semblait nécessaire qu'un large public puisse venir. J'ai cherché à créer du lien en travaillant avec l'Education nationale, les conservatoires. Nous avons mené un travail de fourmi qui commence à donner de bons résultats.

2 Un quart de siècle, ça se fête ?

M.M. : N'aimant pas les anniversaires, j'ai toujours évité ceux des compositeurs. Cette année, il n'y aura aucune œuvre de Haydn ! Ce n'est pas une coquetterie : il est dommageable de toujours parler des mêmes. Cette édition s'inscrit dans la continuité de ce que nous avons mis en place, avec une extrême diversité de programmation. Il y aura quand même deux soirées exceptionnelles pour les « vingt-cinq

printemps » Lors d'une « Nuit rouge », *Stimmung* de Stockhausen sera donné dans un lieu étonnant, un parking avec vue sur la mer. Le lendemain, une « Nuit éclatée » clôturera le festival, avec plusieurs concerts simultanés qui iront de Paganini avec Iliya Gringolts en passant par Philippe Bianconi et Tedi Papavrami chez Fauré et Debussy, Scarlatti par Skip Sempé ou une importante création de Francesco Filidei – nous avons d'ailleurs passé trente-deux commandes en six ans. Ce n'est pas rien. Le « voyage surprise » plaît beaucoup. Il permet de faire entendre des pièces incongrues à un public qui ne connaît ni le lieu ni les programmes et qui est de ce fait plus disponible, prenant cela comme un jeu. En outre, nous rendons hommage à Kurtag, après Dutilleux, Boulez ou Kagel : ils ont façonné le xx^e siècle mais n'étaient pas venus sur la côte ! Toutefois, le Printemps des arts n'est pas à proprement parler un festival de création, je suis favorable à une programmation ouverte, du... xi^e au xxi^e siècle ! Il faut absolument intégrer dans les grandes institutions, de façon naturelle, la musique d'aujourd'hui. Bien sûr, au début, le tournant que j'ai négocié a été un peu houleux. Mais le public a très bien compris que la curiosité était nécessaire à l'écoute – la preuve : notre fréquentation a augmenté de 110 % en six ans.

3 Un festival monégasque est-il davantage protégé des vicissitudes financières que ses confrères français ?

M.M. : Monaco présente beaucoup d'avantages. D'abord, j'ai une présidente, la princesse de Hanovre, qui est une femme de culture, par ailleurs très active à la tête de l'Opéra et des Ballets de Monte-Carlo. Je n'ai pas à lutter contre elle, c'est tout de même important ! Et il y a ici une cohérence financière permanente, marquée par une gestion claire et saine. Curieusement, nous sommes peut-être plus contrôlés qu'en France – les comptes le sont tous les trois mois –, mais nous disposons pour le reste d'une totale liberté. Cela fonctionne beaucoup plus « à l'américaine » : j'ai les clefs de la maison, et gère à mon idée. Il n'y a aucune intervention extérieure hormis les deux conseils d'administration annuels. Cette manière de procéder est très agréable. Nous, Français, aurons beaucoup à apprendre des Monégasques concernant la gestion de la culture... Enfin, et c'est ce que disent les spectateurs de Provence-Alpes-Côte d'Azur, à Monaco, la culture ne coûte pas cher. Initialement, j'ai lancé une opération « tous les billets à quinze euros » ; nous sommes passés depuis deux ans à vingt euros, ce qui reste extrêmement raisonnable quand on peut entendre des artistes du calibre de Christian Tetzlaff, pour n'en citer qu'un.